

SERMON PREMIER

MES FRÈRES,

Entre tous les avantages qui relèvent l'excellence et le prix de l'Écriture sainte au-dessus de tous les autres livres, un des plus admirables et qu'elle joint ensemble, dans un parfait tempérament, deux choses qui semblent incompatibles, une grande douceur, et une grande majesté ; un air simple, et facile, et une extraordinaire élévation. Un ancien a fort bien dit que sa lecture était l'ouverture du ciel ; en effet quand on la lit et qu'on la médite c'est comme un nouveau ciel qui s'ouvre, où l'on voit briller, pour ainsi dire, mille feux et mille lumières, et les rayons qu'elle jette de toutes parts étonnent les yeux et les éblouissent à mesure qu'ils les éclairent. Ce caractère est si sensible qu'il se fait remarquer de soi-même, et il n'est pas si peu considérable, qu'on n'en puisse tirer une preuve certaine de la divinité de ce livre. On n'y voit paraître ni art, ni étude, ni philosophie, ni rhétorique, ni éloquence mondaine, et néanmoins, dénué de tous ces ornements, il ne laisse pas d'avoir ce que tout l'art du monde ne saurait donner, savoir une souveraine autorité, qui imprime le respect dans l'âme de ses



lecteurs, avec une douce facilité qui attire et qui captive l'attention ; et n'est-ce pas là un argument convaincant qu'il n'y a que Dieu qui en puisse être l'auteur ?

Au reste si vous demandez pourquoi ces deux choses devaient se rencontrer ainsi dans l'Écriture, la raison n'en est pas bien difficile à rendre. C'est un livre que le Saint Esprit a dicté et qui contient les plus hauts mystères de Dieu, il fallait donc nécessairement qu'il y eût un air de majesté répandu dans ses principales parties, qui eût du rapport à la dignité de son auteur, et à l'excellence de sa matière. D'ailleurs puisque c'était un ouvrage destiné pour l'instruction et pour la consolation des hommes, et qui devait être dans les mains des plus simples et des plus petits, il fallait qu'il eût de la proportion avec la condition de ceux pour qui il était composé, et par conséquent qu'il eût de la simplicité et de la familiarité. La sagesse divine a voulu pour cette raison, faire un juste accord de ces deux choses. Et ce qu'il y a de plus admirable est que ce n'est pas seulement dans quelques endroits de l'Écriture qu'elle se trouve, mais généralement partout, n'y ayant presque pas un de ses chapitres, ni une de ses histoires, ni un de ses discours où l'on ne les y découvre, quelque peu qu'on y fasse de réflexion.

En particulier cela se justifie d'une manière fort sensible et fort évidente dans ces paraboles que les évangélistes rapportent, et dont Jésus-Christ avait accoutumé de se servir lorsqu'il enseignait les peuples. Car d'un côté la parabole est une espèce de langage figuré, familier et populaire, qui emprunte les images les plus communes et les plus connues, pour en faire naître d'autres qui



d'elles-mêmes sont plus profondes et plus éloignées. C'est une manière engageante qui réveille l'esprit et qui l'applique agréablement, en lui donnant lieu parce qu'on lui dit, à méditer sur ce qu'on ne lui dit pas. D'autre part les choses que Jésus-Christ a cachées sous ces voiles sont les plus importants articles de sa doctrine, les secrets les plus relevés de la providence de son Père et du salut des hommes. La matière en est sublime, proportionnée à la grandeur de Celui dont il propose les mystères. La forme en est claire et facile, proportionnée à notre capacité. C'est ce qui vous paraîtra si vous jetez les yeux sur cette parabole des noces, que je viens de lire devant vous, et si désormais vous voulez bien être attentif à l'explication que j'ai dessein de vous en donner.

Elle se divise en deux parties générales. La première contient l'histoire de ceux qui avaient été au commencement conviés aux noces du prince, et la seconde celle de ceux qui furent ensuite appelés, sur le refus que les autres firent d'y venir. La première propose quatre grands mystères sous quatre différentes images :

1. la manifestation du Messie sous l'image des noces d'un fils de roi,
2. la vocation des Juifs sous l'image des conviés qui furent appelés aux noces,
3. la réflexion que ces mêmes Juifs firent du Messie, sous l'image du refus que les conviés firent de venir à ses noces,
4. la punition exemplaire de ce peuple, sous l'image du châtiement que le roi fit de ces conviés.



La seconde partie représente quatre autres mystères, également importants, sous un pareil nombre d'images :

1. la vocation des Gentils, car c'est ce que signifie cet envoi des serviteurs pour appeler ceux qui étaient aux carrefours et aux grands chemins,
2. le succès de cette vocation qui est que le lieu des noces fut rempli de gens qui étaient à table,
3. le mélange des hypocrites, des mondains et autres pécheurs avec les vrais fidèles dans une même profession extérieure de l'Évangile, ce qui est représenté par la rencontre que le roi fit d'un homme qui n'avait pas la robe de noces,
4. la punition de ces pécheurs et des ces hypocrites, car le roi dit à ses serviteurs : *Liez-le pieds et mains et le jetez aux ténèbres du dehors.*

Et enfin après tout cela il y a une conclusion que Jésus-Christ tire de toute la parabole, *plusieurs*, dit-il, *sont appelés, et peu sont élus*. Voilà le plan de ce texte, ou voyez ce qu'on vous a dit d'abord, beaucoup de simplicité, et beaucoup de majesté. Comme il contient un grand nombre de choses considérables, nous y destinons, moyennant la grâce de Dieu, plusieurs actions. Pour le présent nous nous arrêterons aux deux premières images de la première partie, qui sont les noces du fils du roi, et la vocation des conviés. Car pour le premier verset où l'évangéliste dit que *Jésus prenant la parole leur parla derechef en similitude*, nous n'y insisterons pas, puisque ce n'est que la liaison de ce chapitre avec le précédent. Il faut seulement remarquer qu'il parlait aux



sacrificateurs, et aux principaux des Juifs, et qu'il avait dessein de leur reprocher leur incrédulité, et de leur prédire leur ruine.

*

Mais entrons en matière. *Le Royaume des Cieux*, dit-il, *est semblable à un roi qui fit les noces de son fils*. Un des premiers fondements qu'il faut poser pour l'intelligence de toute cette parabole est que dans le style de l'Écriture cette expression *le Royaume des Cieux*, ne signifie pas d'ordinaire la félicité éternelle du paradis comme on pourrait se l'imaginer. Elle signifie simplement l'état de l'Église sous l'Évangile, la manifestation du Messie, et en un mot la religion chrétienne, tel que nous l'avons reçu de Jésus-Christ et de ses apôtres. C'est dans ce sens que le Seigneur lui-même l'emploie en plusieurs autres endroits. *Le Royaume des Cieux*, dit-il, *est semblable à un homme qui a semé de bonnes semences dans son champ, mais pendant que les hommes dormaient, son ennemi est venu qui a semé de l'ivraie parmi le blé. Le Royaume des Cieux est semblable au grain de semence de moutarde que quelqu'un a pris et a semé dans son champ. Le Royaume des Cieux est semblable au levain qu'une femme prend, et qu'elle met parmi trois mesures de farine, jusqu'à ce que la farine soit levée. Le Royaume des Cieux est semblable à un filet jeté en la mer, qui amasse toutes sortes de choses.* ailleurs il dit que *le Royaume des Cieux est forcé, que les violents le ravissent, et que le plus petit au Royaume des Cieux est plus grand que Jean-Baptiste. Et encore ailleurs, celui, dit-il, qui rompra un des plus petits de ces commandements, et qui enseignera ainsi les hommes sera tenu pour le plus petit au Royaume des Cieux, mais celui qui les aura faits et enseignés, celui-là sera tenu pour le plus grand au Royaume des Cieux.*

◇

On pourrait rapporter sur ce sujet plusieurs passages semblables, mais cela ne reçoit à mon avis aucune difficulté. Il suffit de vous dire que cette manière de parler, qui non seulement est ordinaire dans le Nouveau Testament, mais qui même était commune parmi les Juifs, semble avoir été prise des révélations du prophète Daniel. Car il est dit au chapitre second, que *le Dieu des cieus devait établir un royaume qui ne serait jamais dissipé, qui ne passerait point à un autre peuple, mais qui briserait et consumerait tous les autres royaumes, et serait établi éternellement*. Et au chapitre septième ce prophète rapporte *qu'il vit en vision comme le Fils de l'homme qui venait avec les nuées des cieus lequel s'approcha de l'ancien des jours, et que l'ancien des jours lui donna domination, et honneur et règne sur tout peuple, nation et langue*. Quoiqu'il en soit on peut raisonnablement assurer qu'il y a peu d'expressions dans l'Écriture qui expliquent mieux la nature, l'essence et les qualités de l'Évangile que celle-ci. Car l'Évangile est à la vérité un royaume, ou un gouvernement monarchique, mais c'est un royaume qui n'a rien de commun avec ceux de la terre. Son origine est immédiatement du ciel, le roi en est céleste, et les sujets bien que ce soient des hommes, et des hommes vivant encore dans le commerce du reste du monde, sont pourtant appelés des bourgeois ou des citoyens des cieus. Outre cela, les maximes, les lois, les armes, les biens, les récompenses, les châtimens, les intérêts, tout en est céleste, c'est-à-dire spirituel, tout y regarde non le corps ou la vie temporelle, mais la conscience, l'homme intérieur et la vie spirituelle. C'est un règne de l'âme, un règne de religion, non un gouvernement mondain et politique.